Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 65 (1968)
Heft: 4

Rubrik: Pesées et stations d'observations ; La page de la femme ; Variétés

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PESÉES ET STATIONS D'OBSERVATIONS

Hiver 1967-1968 - Du 1er octobre au 10 mars

Alt.	*Station*	*Dim.*	*Observations*
357	La Plaine	4,650	Hivernage favorable avec vols de propreté réguliers. Pas de visite possible à ce jour.
400	Troinex	4,100	Bon hivernage de toutes les colonies.
480	Payerne I	7,200	Très bon hivernage, santé excellente.
480	Payerne II	5,250	Hivernage normal, belles sorties de propreté par journées ensoleillées.
500	Bex	5,500	Avec cet hiver qui traîne, pas moyen de savoir grand-chose de l'hivernage. Les colonies semblent toutes en vie.
520	Glovelier	6,000	Hiver avec peu de neige, tout paraît normal, peu de sorties à ce jour.
595	Ecublens	5,000	Hivernage normal malgré les grandes quantités de neige, mortalité faible. Forte consommation ces derniers temps. Aucun apport de pollen à ce jour. A quand les visites ?
620	Echallens	normale	Hivernage assez dur pour les abeilles. Développement retardé par le froid.
650	Gros-de-Vaud	5,850	Hivernage satisfaisant, belles sorties aux beaux jours.
742	Fleurier	4,200	Dim. pour la DB. Pour la ruche à petits cadres, dim. 3,200. Mauvais hivernage.
820	Gorgier	6,150	Bon hivernage, pas de perte, toutes les ruches ont répondu à l'appel.
835	Vollèges	5,750	Jusqu'à ce jour excellent hivernage.
970	Le Locle	6,000	L'hivernage paraît normal, escaladons encore 80 centimètres de neige pour atteindre le rucher.

Quand paraîtront ces lignes, tout le monde aura pu satisfaire sa curiosité et son impatience de visiter les ruches. En effet, si l'hiver n'a pas été très rigoureux, il a quand même traîné en longueur. Néanmoins, l'hivernage de nos abeilles est en général satisfaisant. Selon toutes probabilités, nous aurons une année tardive, et d'après « nos prophètes » une bonne année. Ce que nous souhaitons à vous tous.

ATTENTION : Avis très important

Selon la décision de l'assemblée des délégués du 16 mars d'avancer l'impression de notre journal je prie mes aimables correspondants de relever **les pesées le 5 de chaque mois, et de me les faire parvenir pour le 10 au plus tard**.

1211 Châtelaine, le 18 mars 1968. *O. Schmid.*

LA PAGE DE LA FEMME

RÉFLEXIONS

Pour les apiculteurs qui ont le privilège de l'observer de près, je ne crois pas qu'il existe dans la nature quoi que ce soit d'aussi merveilleux qu'une abeille butinant sur une fleur. Nous sommes toujours étonnés et ravis de la beauté de chaque fleur, charmés par sa couleur, sa forme, son parfum. En elle se trouvent le nectar et le pollen auxquels le passant ne prête guère d'attention. Laissée à elle-même la plus belle fleur se fane et tombe ; il n'en reste rien. Arrive l'abeille, tout est changé. La fleur fécondée donne son fruit et l'abeille fera du nectar minuscule du miel, oh ! perfection !

Je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement avec nos âmes, si diverses. Mais l'Esprit ne les visite pas elles meurent sans laisser de traces. Fécondées par l'Esprit elles donnent le fruit de l'Esprit qui est l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance (Galates 5 : 22). Comme les choses présentes sont « l'ombre des choses à venir » que sera le miel ?

La fleur ne le sait pas. Elle ne peut qu'aspirer à la lumière et à la pluie. De même nous ne pouvons qu'aspirer à tout ce qui est de Dieu qui, Lui, œuvre en nous.

L'épreuve n'est pas une catastrophe : c'est une occasion.

Arlette Chabry.

Variétés

LES ABEILLES DE GRAND-PÈRE

Il y a bientôt cent ans, sous l'auvent de la vieille demeure, face aux Alpes qui, par les beaux jours, dentellent l'horizon, sur deux rangs superposés, se trouvaient les ruches de grand-père.

C'était des ruches de paille de seigle dont les torons étaient liés entre eux par de fines lamelles de noisetier assouplies à la serpette sur le genou. Au sommet se trouvait une petite bonde, pour le passage des abeilles lorsqu'on plaçait le capot mais fermée par un chiffon en temps ordinaire.

Grand-père les faisait par les longs soirs d'hiver à la lueur de la petite lampe à huile (le crésu) pendant que grand-mère filait le

chanvre ou la laine avec lesquels on faisait les vêtements de la maisonnée.

Chaque ruche avait un nom, souvent curieux ; il y avait la Fine, la Plate ; si l'un des six petits garçons découvrait un essaim, il avait le droit de donner son nom à la ruche ; il y en avait même une qui s'appelait le lièvre, car mon père, alors bambin, en rentrant d'une promenade dans le verger voisin, raconta qu'il y avait un lièvre sur un arbre et comme ce curieux quadrupède arboricole était un essaim, ce fut un nom tout trouvé.

Au printemps, lorsque la température le permettait, grand-père passait une corde pliée en quatre et pesait chaque ruche en la suspendant à un poids à ressort (la demi-lune) pour se rendre compte de l'état des vivres et s'il le jugeait nécessaire, il nourrissait, en glissant une soucoupe entre le fond et la ruche, mais toujours avec parcimonie.

Puis lorsque le développement des colonies le permettait il posait les capots, qui étaient colmatés avec l'onguent de Saint-Fiacre, mélange d'argile et de bouse de vache, mortier naturel qui fermait très bien les interstices.

Si le temps était beau et que la récolte semblait bonne grand-papa s'en allait doucement le soir frapper avec le bout du doigt la paroi des capots pour se rendre compte par le son à quel point ils étaient pleins ; il y en avait de magnifiques. Une vieille marchande m'en parlait un jour, bien que grand-père fût mort depuis longtemps ; personne ne s'inquiétait de l'ourlet d'onguent de Saint-Fiacre : l'hygiène n'étant pas encore inventée.

Lorsque venait l'automne et que les premiers brouillards traînaient sur les marais, grand-papa préparait ses ruches pour l'hivernage. Après les avoir enfumées avec un enfumoir de son invention, un fourneau de 20 cm. de long creusé dans une grosse branche de sureau, fermé à chaque bout par un bouchon traversé par un roseau. Le fourneau était bourré de tabac comme une pipe, allumé, il n'y avait plus qu'à souffler par un bout pour que la fumée sorte par l'autre, puis il retournait les ruches, vérifiait les vivres ; si l'abondance régnait il enlevait un rayon de miel servant pour les besoins du ménage. Puis, si c'était nécessaire, les vivres étaient complétés par un sirop fait de sucre fondu dans du jus de carotte que grand-maman obtenait en raclant ces dernières et en pressant dans ses mains la bouillie. L'hivernage était, paraît-il, excellent avec ce produit : il est juste de dire que la quantité était limitée, car le sucre était rare et cher et certains hivers la mortalité des ruches par la faim était forte.

Il semble que grand-père avait quelques notions de la vie des abeilles, à une époque où il y en avait d'assez curieuses ; par exemple : certains mouchiers enlevaient toujours un rayon pour que les

abeilles aient de la place pour « faire les petits ». Le jour avant la sortie de l'essaim, la reine sort pour chercher la place où se posera celui-ci. Lorsque le maître meurt il faut pour que les ruches survivent, les avertir du décès, etc.

Que de choses ont changé depuis ces temps lointains ! Dans le ciel autrefois paisible de nos campagnes passent en hurlant les avions à réaction ; les tracteurs ont remplacé les attelages traînant la charrue à corne, les motoculteurs la bêche, les moissonneuses-batteuses la faucille. La façon de se nourrir, de se vêtir, de penser a changé. La radio nous apprend plus vite ce qui se passe à l'autre bout du monde, qu'autrefois dans le chef-lieu du canton.

Grand-père racontait volontiers la mobilisation des troupes de la région, levées pour réprimer une révolte à Fribourg ; mais il n'a jamais su contre qui et pourquoi il avait risqué de se battre.

La flore était naturelle, il y avait de grandes surfaces marécageuses où les plantes mellifères étaient nombreuses (benoîte des ruisseaux, chardon blanc, etc.), ces surfaces étaient coupées par des haies de buissons excellents pour les butineuses. Au bord des ruisseaux, de nombreux saules têtards semblaient être en hiver des sentinelles veillant sur la campagne endormie. Chacun semait un champ de colza ou de navette.

En juin les coteaux étaient bleus de sauges des prés et scabieuses ; les blés étaient souvent jaune de moutarde ou blanc de ravenelle et plus tard plein de bluets.

Aujourd'hui les marais sont asséchés, les ruisseaux sous tuyaux ; la flore des blés est détruite par les produits chimiques et c'est une chance de voir un pauvre petit bluet.

Souvent les fleurs des arbres fruitiers et des colzas sont empoisonnées, par des poisons qui feraient envie aux Borgia.

Mais aussi que de choses sont restées les mêmes. Les gens de nos villages ont les mêmes craintes, maladie, calamités, revers, etc. ; et les mêmes espoirs de prospérité et de bonheur. L'hirondelle que ramènent les beaux jours, effleure de son aile les mêmes vagues qui caressent le même rivage en berçant les mêmes roseaux.

Et si grand-père revenait, lorsque le printemps grimpe nos collines, allumant les blancs cerisiers et les roses pommiers que contemple l'œil d'or de la dent-de-lion, il croirait que ce sont ses abeilles qui butinent pour son vieux rucher.

P. Javet.

Il avait rajeuni de vingt ans en deux minutes

Pendant une année, me raconte M. Willy Glanzmann, j'ai habité la ferme du « Bois Joli », près de Saint-Victor, à une quarantaine de kilomètres de Chartres.

C'est ce qu'on appelle la Beauce pouilleuse et je vous jure qu'elle n'a pas volé son nom.

Des paysages nus, arides, hors du temps, où l'homme vit à l'état sauvage avec les bêtes.

La ferme elle-même était une vieille bâtisse à demi délabrée, secouée par le vent.

« Je vais chercher ma femme », me dit un jour mon domestique, un nommé Jacob, qui, malgré ses 72 ans, était dur à l'ouvrage et dur aux sentiments.

Il prit la carriole aux deux grandes roues, attelée d'un cheval, s'envoya un verre de calvados à tomber raide mort et partit.

A la fin de l'après-midi, je l'attendais dans le petit bistrot de l'endroit, avec des paysans ; il arrive, on l'entend au bruit de ses sabots, il s'arrête.

Il avait attaché son chien, un foutu bâtard, à proximité de l'essieu de droite, et sur la gauche, une créature courtaude, bancale, le corps déjeté, cheminait à pas lourds :

— Ma femme ! dit-il, sans nous la présenter.

— Elle boira bien un verre avec nous, fait quelqu'un, mais le Jacob :

— Rien de ça, qu'elle aille se désaltérer à la mare !

Ce détail, poursuit mon narrateur, pour fixer l'ambiance et le type. Vous voyez, ce n'était pas un tendre.

* * *

Le domaine était bordé de hautes haies désordonnées qu'on faisait tailler par deux chèvres... elles nous servaient de sécateurs !

— Comment ça ?

— Ben, on les reliait ensemble par une longue cordelette, afin de leur laisser leur pleine liberté de mouvement, on fixait au milieu une autre cordelette qu'on attachait solidement à une haie, et on les laissait au boulot durant toute la journée.

Fallait pas tellement chercher le confort et le progrès dans ce pays de solitude où l'on tirait l'eau des puits, où l'on se réchauffait au calvados !

Un beau jour, comme je me prélassais dans ma cuisine, j'entends des cris :

— Les chèvres ! les chèvres !

C'était le Jacob qui gueulait. Je sors précipitamment et je le vois, à moitié fou, les yeux hors de la tête, qui me désigne du doigt quelque chose...

Bon Dieu, quelle catastrophe !

Les chèvres avaient tiré si rudement sur la cordelette principale que celle qui la reliait à la haie avait lâché. En tournant en sens inverse, elles venaient de s'enrouler autour des ruchers de façon si étroite qu'elles ne pouvaient plus bouger.

Et toutes les abeilles en furie !

Je ne sais plus comment je m'y suis pris, poursuit M. Glanzmann, pour les délivrer, mais je vous jure que je n'ai pas mis deux pieds dans un soulier, car elles piquaient, les diablesses, à tort et à travers, dans leur affolement de colère.

Après j'ai regardé mes chèvres...

Elles avaient le bord des oreilles et des yeux ourlé au rouge, comme si on avait rajouté à leur peau une autre peau renflée, en ligne continue.

— La gnole, vite, passe-moi la gnole !

Je me retourne et le Jacob qui se foutait de grandes claques sur les bras était dans le même état qu'elles, exactement.

Ses sourcils, ses oreilles, les ailes de son nez, tout était bordé, à points minutieux, d'un ourlet rouge.

J'ai eu peur de le voir crever sous mes yeux... pensez : à 72 ans, il risquait gros, mais il était solide, le bougre ! Il descendit d'un coup son calvados, un breuvage à n'avaler qu'avec précaution, puis marmonna qu'il se sentait mieux.

* * *

Après une pareille émotion, on décida d'aller se réconforter dans le petit « bouchon », non loin de chez nous, qui servait tout à la fois de débit de boisson et d'épicerie.

Il me semblait bien que le cou et la figure du Jacob enflaient, mais en cheminant à son côté, je le voyais de profil et ça ne me frappait pas tellement. Faut dire aussi qu'on n'avait pas le temps de s'attendrir.

A peine entrés, la patronne, que nous connaissions bien, me tend la main :

— Bonjour, ça va ?

Puis elle dévisage le Jacob et, sur un ton cérémonieux :

— Monsieur...

Elle attendait que je le lui présente !

— Quoi, Monsieur ! s'indigne le Jacob, quoi, Monsieur, vous vous payez ma physionomie ?

Et il me prend à témoin de son comportement, ses yeux plantés dans les miens.

A mon tour, j'étais saisi de stupeur... méconnaissable qu'il était, absolument méconnaissable, le Jacob.

La boursouflure avait grossi sa figure, tendu la peau comme celle d'un tambour, effacé les rides, complètement.

On assure que sous le coup d'un chagrin, des gens peuvent blanchir en un instant et se retrouver vieux brusquement.

Eh ! bien, conclut M. Glanzmann, en deux minutes qu'il passa à se débattre avec les chèvres auprès des ruchers, le Jacob avait rajeuni de vingt ans ! Quelle cure hein ?

— C'est une histoire extraordinaire...

— Vous trouvez ? Pourtant elle ne vaut pas celle de la marmite enchantée.

Et, ses deux coudes bien plantés sur la table, mon interlocuteur me la raconta.

C'est à faire dresser les cheveux sur la tête...

Nous en reparlerons. *André Marcel.*

De « Construire », mai 1967, transmis par A. Massino,

RAPPORTS – CONFÉRENCES – CONGRÈS

LA FÉDÉRATION NATIONALE DES ORGANISATIONS SANITAIRES APICOLES DÉPARTEMENTALES DE FRANCE A TENU SON SECOND CONGRÈS A LYON LES 24 ET 25 FÉVRIER 1968

L'aimable invitation adressée par nos collègues d'outre-Jura aux apiculteurs suisses à participer à leur second congrès à Lyon, a permis à cinq Romands de suivre les travaux présentés et d'assister à d'intéressants entretiens.

Quoi de plus important, de plus actuel pour notre apiculture que l'état sanitaire des ruchers duquel dépend aussi pour une bonne part, une sélection bien comprise de nos abeilles.

Sélection et santé ne peuvent être dissociées, elles forment un tout bien homogène aussi, les travaux et les contacts entre apiculteurs d'un vaste et grand pays comme la France et les apiculteurs de Belgique, d'Allemagne fédérale et de Suisse revêtent-ils un